

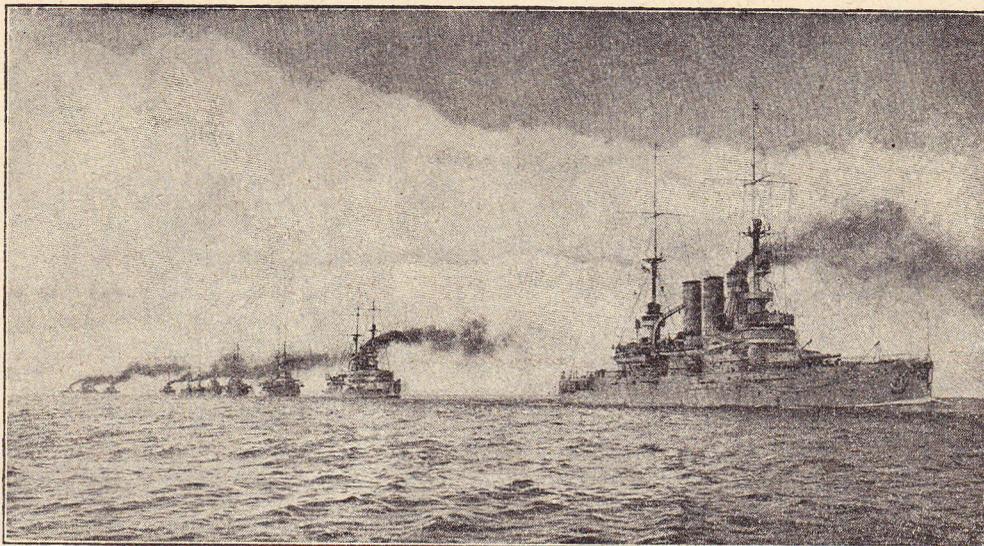
Destruction des trois croiseurs anglais „Aboukir”, „Hogue” et „Cressy” par des sous-marins allemands.

Elle fit ce rêve le lendemain du jour où on avait si traîtreusement coulé le bateau. Le lundi soir la nouvelle était déjà connue ici. Mais on n'avait pas encore cité le nom de François Mortier. L'annonce de sa mort n'arriva que le mardi. Et on attendit des heures avant de la communiquer à la mère. Personne n'en eut le courage jusqu'à ce que l'aînée des filles l'ayant annoncée au père qui, titubant, voulant pleurer et n'osant pas, articula enfin péniblement : « Mère... notre fils François... est... aussi... mort... !

Ils naviguèrent pour un peuple affamé. Ils allè-

rent chercher de la nourriture. Ils furent assassinés. Ils sont des héros obscurs qui tombèrent à leur poste. On leur a préparé un tombeau à Stavangar, pour eux et quatre compagnons d'infortune. Leurs parents écoutent le récit d'un matelot qui leur décrit Stavangar et la position du cimetière et ils reprennent alors avec un respect attendri les derniers mots des disparus, parlent de leurs dernières actions... mais c'est tout ce qui leur reste en fait de souvenir des derniers adieux.

La flotte allemande peut, une fois de plus être fière. En violation de ses promesses elle a encore



La flotte allemande de haute mer.

une fois assassiné sept innocents, enlevé un mari à une épouse, un fils unique à ses parents et un père à six enfants.

Alors suivit l'aveu d'une méprise, des excuses... jusqu'à ce que demain peut-être un nouveau crime ferait se révolter le monde civilisé.

Cependant, l'histoire était toute autre. Les victimes n'avaient pas été enterrées à Stavanger. On avait seulement rapporté cette nouvelle pour consoler les familles. Quelques jours après l'incident un pêcheur hollandais pêchant dans la passe libre, lorsqu'il remonta dans ses filets un corps encore très bien conservé. Il ne put se résoudre à le rejeter à l'eau quoique il avait résolu à continuer sa pêche pendant quelques jours et rentra à Ymuiden. On ne retrouva pas de papiers sur le mort. Dans un journal on donna la description de ses habits. Un oncle de François Mortier, le pilote Velghe lit le journal : « Mais c'est le corps de François » dit-il, tout ému.

Avec le père il se rendit à Ymuiden et, en effet, le corps fut reconnu pour celui du garçon ; on le transporta à Flessingue où il fut solennellement enterré.

Et voilà donc une épisode de la navigation des navires de ravitaillement.

* * *

La guerre sous-marine à outrance supprima aussi le service des malles-poste entre Flessingue et l'Angleterre. Pour les soldats belges ce fut une rude épreuve, car ces bateaux — appartenant à la Compagnie Zeeland — transportaient les lettres. Si longtemps qu'ils passaient, les nouvelles vinrent régulièrement du front, des intermédiaires en Hollande transcrivaient le fond de la lettre sur des cartes postales hollandaises et envoyèrent celles-ci en Belgique. Il en arriva de même en sens opposé.

Nos courriers officiels avec les pièces diplomatiques furent aussi transportés par ces bateaux.

D'ailleurs la compagnie Zeeland avait déjà perdu plusieurs bateaux dans ce service. Et bien de compatriotes se rappelleront certaines heures d'inquiétude. Beaucoup d'entre eux se trouvaient à bord du « Koningin Wilhelmina » lorsque celui-ci toucha une mine et coula. Le bateau avait pris à dessein une cargaison de tonneaux vides à bord pour diminuer les chances de couler en cas de naufrage.

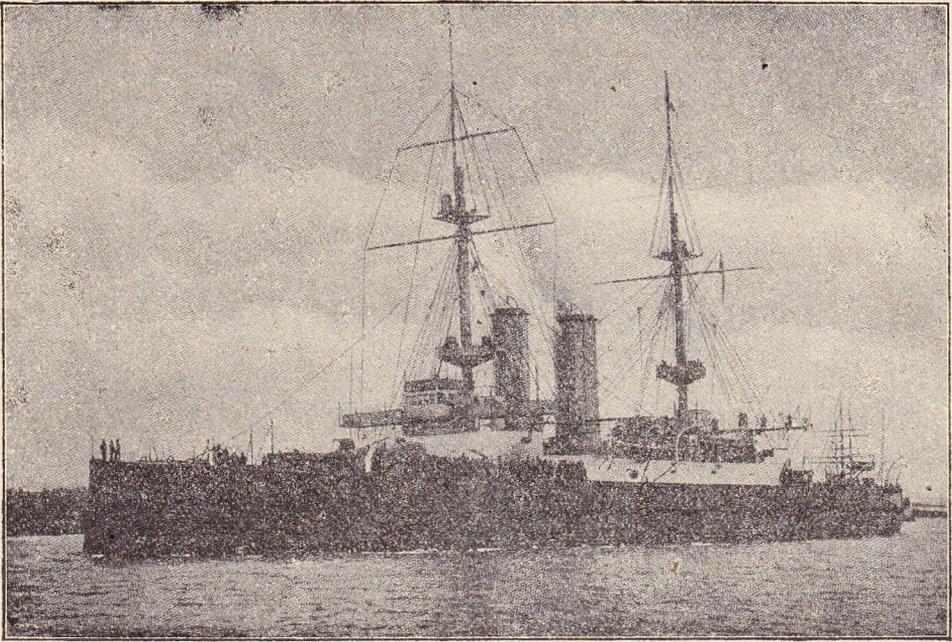
Un officier décrit l'accident comme suit :

Le « Koningin Wilhelmina » fut touché au beau milieu, dans la chambre des machines, de sorte que le navire fut coupé en deux. La chambre des machines fut envahie par l'eau. Cette eau fit descendre

le bateau tandis que les tonneaux vides le soutenaient, de sorte que le navire put flotter pendant une quarantaine de minutes. Sans les tonneaux le drame n'aurait duré que quelques minutes. Et que serait-il devenu, dans ce cas, des 46 passagers qui étaient entourés d'un nuage opaque de fumée et de cendres ? Car le coup porta aussi dans la soute aux cendres. Celles-ci furent projetées en un nuage gris au-dessus du navire. Les conduites de vapeur sautèrent. Le personnel des machines et aussi des passagers durent chercher leur chemin à travers des nuages de vapeur et c'est vraiment un miracle que beaucoup d'entre eux ne furent pas brûlés. Trois hommes furent tués et six blessés.

Beaucoup d'autres qui devaient chercher le chemin à travers le gros nuage de cendres et de vapeur étaient encore exposés de tomber aveuglément dans l'un ou l'autre trou causé par l'explosion et de s'abattre dans la chambre des machines. Les trois morts ont probablement dû sauter. Ils gisaient dans les masses brisées, dans la chambre des machines et étaient naturellement méconnaissables. Le troisième machiniste qui s'était cependant sauvé par l'escalier de sûreté fut malgré tout brûlé par la vapeur. Un des blessés avait aspiré de la vapeur, il avait des brûlures internes et crachait encore du sang à son arrivée ici. Ces détails nous montrent l'étendue du désastre. A ce moment aucun navire ne se trouvait dans le voisinage. Grâce au calme et à l'énergie du capitaine, des officiers et de l'équipage la mise en mer des canots de sauvetage s'opéra régulièrement. Lorsque les chaloupes furent descendus en mer un torpilleur anglais arriva sur les lieux. Au début on ne reconnut pas le navire et on le prit pour un allemand. Dans le canot du second lieutenant se trouvaient beaucoup de Belges. Ils pensèrent au « Brussels » et au sort du capitaine Fryatt. Rien d'étonnant donc qu'une panique se produisit. Mais bientôt le torpilleur fut reconnu pour un anglais. Il n'avait pas besoin de porter secours, la mer étant unie comme un miroir. Mais le torpilleur resta cependant croiser dans les environs en se déplaçant rapidement, de peur de se faire torpiller par un sous-marin allemand.

Plus tard survinrent des courriers anglais et la malle; un docteur fut envoyé au « Noordhinder » pour soigner les blessés. Les chaloupes se dirigèrent vers ce bateau-phare. On devait ramer contre le courant. Une première nouvelle de La Haye annonça que le « Koningin Wilhelmina » continuerait à flotter et que les chaloupes étaient retournées à



Le bateau de ligne anglais „Formidable” coulé par un sous-marin allemand en vue de Plymouth.

bord. Cette supposition n'est pas exacte. A aucun moment il fut question de ramener les passagers sur le bateau. On espérait cependant que le « Wilhelmine » resterait flotter. C'est pourquoi on voulait conduire les passagers au « Noordhinder » et l'équipage reviendrait alors à bord pour essayer de ramener le « Wilhelmina » à Rotterdam.

Le premier lieutenant est retourné avec quelques hommes à bord, il a sauvé encore une partie du courrier, mais il dut finalement abandonner l'épave. Le capitaine envoya le second lieutenant d'abord vers le « Noordhinder » avec les passagers et quelques blessés. Dans cette chaloupe il y eut bien de souffrances. Quelques blessés gémissants étaient couchés avec des mains et des bras qui n'étaient que de la chair vive ; la peau était froissée comme du papier. Deux canots du bateau-phare vinrent prendre les malheureux. Les passagers restèrent calmes. Dans quelques canots ils firent une collecte pour les matelots et leur distribuèrent largement des cigares et des cigarettes. Quelques Français entonnèrent la Marseillaise.

Le dernier objet qui reste visible du « Koningin Wilhelmina » fut le drapeau hollandais à babord. Il flotta quelque temps au-dessus des eaux. Sur le « Noordhinder » l'accueil fut des plus chaleureux. Son fidèle équipage ne mérite que des louanges. Il encouragea les rescapés, donna des effets d'habillement à ceux qui avaient dû se sauver à demi habillés. Une femme qui eut une crise de nerf fut soignée. Deux torpilleurs, sortis de Flessingue vinrent reprendre les rescapés. Ils purent aborder le bateau-phare. Chaque torpilleur prit trois chaloupes du « Wilhelmina » à la remorque. Le retour en fut très retardé. Plus tard survint le bateau patrouille « Zeehond » qui revenait de Hellevoetsluis, et qui prit les six canots à la remorque. Les torpilleurs regagnèrent Flessingue à toute vapeur. Très peu des naufragés auront su qu'un des torpilleurs rasa de près une mine flottante.

Le service vers l'Angleterre n'était donc pas facile. Parfois un bateau courrier fut arrêté, amené à Zeebrugge ou à Ostende où les Allemands mirent main-basse sur le courrier qu'ils examinaient de près. De cette façon ils apprirent des choses intéressantes et arrêterent parfois des habitants de la région envahie qui ne comprirent rien au fait que

leurs lettres passées en fraude étaient quand-même tombées aux mains de l'ennemi.

La Hollande a perdu beaucoup de bateaux à cause de la piraterie allemande. Et combien n'arriva-t-il pas de malheurs à cause des mines ! Coup sur coup des nouvelles comme ci-dessous parvinrent à Flessingue :

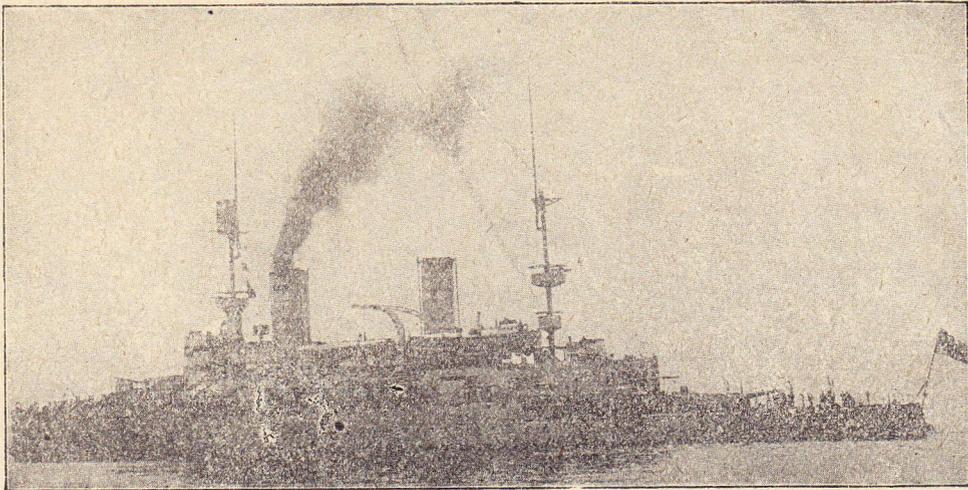
« Nous pouvons donner les détails suivants concernant la terrible catastrophe qui est survenue aujourd'hui dans le Oostgat. Un bateau de pêche d'Arnemuiden, le « Arn. 16 » était à la pêche, hier, dans le Oostgat, près de Westkapelle, lorsqu'il eut une mine dans ses filets. Le pêcheur coupa les filets et attacha la mine, puis les autorités furent mises au courant du fait par le pêcheur. — Ce matin à neuf heures et demie le bateau pilote à vapeur n. 14, sous les ordres du commandant, depuis lieutenant auxiliaire un long cours de 3e classe, W. Vader, partit vers l'endroit indiqué. Un lieutenant au long cours de 2e classe, les accompagna afin de faire sauter la mine. A part ces deux officiers il y eut encore à bord 6 hommes du personnel des machines, 10 du personnel du pont, un cuisinier et un infirmier. Le bateau pilote se dirigea vers Oostgat.

La recherche de la mine ne fut pas facile, mais finalement on la trouva et le lieutenant se rendit à bord du bateau de pêche. Il était à peine à bord que le bateau-pilote donna sur une mine et une formidable explosion se produisit. Le commandant Vader fut tué sur le coup, mais on parvint à repêcher son cadavre. Des autres personnages du bateau, les pilotes A. Hoek et Spuy, les élèves-pilotes Ruyg et Lefebvre et l'infirmier Brouwer, furent lancés à la mer. On ne parvint pas à repêcher leurs corps. Par suite de la formidable explosion le bateau de pêche coula aussi. Des cinq hommes qui le montaient le lieutenant et un des pêcheurs seuls furent sauvés, tandis que les trois autres disparurent dans les flots. Ce fut une catastrophe parmi tant d'autres. Elle arriva dans l'embouchure de l'Escaut.

Sur le fleuve vers Anvers la navigation était suspendue. Les Allemands essayèrent de la faire reprendre.

Ainsi, on écrit en ce temps, de Flessingue :

« Quand des paquebots venant de la mer, remontent l'Escaut il règne toujours une grande animation sur le boulevard de la mer à Flessingue. De



Le navire de guerre français «Suffren» qui fut torpillé par un sous-marin allemand et dont tout l'équipage périt.

temps à autre on aperçoit un navire chargé de charbon pour Flessingue ou de bois pour Middelbourg et c'est tout. Quel ne fut donc pas l'étonnement, ce matin, quand on vit s'avancer majestueusement un vapeur avec le pavillon allemand à babord. Des pilotes qui reconnaissent un bateau entre cent, jurèrent que le navire était un bateau de Liverpool. La cheminée et les flancs avaient bien été repeints, mais la forme ne pouvait laisser subsister aucun doute.

L'étrange navire continua son chemin, passa devant le nouveau port et s'engagea dans l'Escaut, comme si c'était le temps de paix et que la route d'Anvers était de nouveau libre.

Mais la marine Hollandaise envoya un torpilleur à sa poursuite et peu de temps après on vit revenir le bateau-marchand et ancrer près du quai, militairement gardé.

Ce bateau étrange était venu de Zeebruges. Il s'appelle maintenant «Ursula Fisher», ce qui n'est cependant que le nouveau nom d'un bateau pris aux anglais et s'appelant «Lestris».

Le bateau-marchand se rendait à Anvers. Ce voyage semble bien étrange quand on pense à la singulière aventure de l'«Atto».

Il y a quelque temps, les Allemands essayèrent de faire sortir l'«Atto» d'Anvers par l'Escaut. Au début de la guerre ce navire avait été confisqué par les Belges, mais après la chute d'Anvers il était retombé dans les mains des Allemands. C'était donc un navire confisqué, tout comme maintenant le «Lestris».

Les Hollandais défendirent à l'«Ursula Fisher» d'aller à Anvers : c'était un navire confisqué et en lui permettant de passer on violerait la neutralité. D'ailleurs en 1914, la Belgique n'avait pas pu faire sortir les navires allemands confisqués comme le «Gneisenau». Alors les Allemands firent venir un petit bateau de Brèmes pour transporter du gravier d'Anvers à Zeebruges.

Dans les eaux territoriales hollandaises tout l'équipage devait débarquer et la marine hollandaise prit le commandement du bateau. C'était le seul bateau qui pendant ces temps sombres, arrivait à Anvers.

Nous avons ainsi jeté un coup d'œil sur les mers en 1917.

SUR LE FRONT ITALIEN

La défaite de Caporetto.

En Italie règne aussi la lassitude de la guerre à la fin de 1917. D'ailleurs cette nation avait été tou-

jours intérieurement divisée. On sait qu'il y existait une puissante fraction neutre qui était opposée à la guerre. Elle avait dû se soumettre, mais tous les mécomptes et la longue durée de la guerre lui furent favorables. L'Allemagne travailla avec de l'or pour faire de la propagande défaitiste. La Russie dépêcha des propagandistes bolchévistes. Les socialistes se montrèrent aussi remuents. Puis il y eut une violente crise d'alimentation à cause de la guerre et des sous-marins allemands. Dans les villes on souffrit de la misère. Finalement on pilla des boutiques et des magasins, et l'affaire devint si sérieuse qu'au mois d'août il éclata des troubles sanglants à Turin.

On envoya des troupes contre le peuple, mais celui-ci disposait de mitrailleuses dont il fit usage contre ses propres soldats. Les centraux travaillèrent l'armée, surtout les divisions isolés dans les Alpes. Dans leurs tranchées on jeta toutes sortes d'écrits, dans lesquels fut démontré que l'Italie était aux mains de la France et de l'Angleterre et que de fait elle pouvait être désormais considérée comme une colonie anglaise.

«Elle n'était plus libre, devait agir sur les ordres de l'Entente, se battre pour l'impérialisme anglais» et tant d'autres insanités.

On alla même si loin qu'on distribua de faux journaux italiens avec des nouvelles sur des défaites fictives, des insurrections, des troubles, de la misère et de la famine.

Pendant l'été on avait dû donner un congé agricole à 200.000 soldats pour aider à rentrer les récoltes. Ceux-ci revinrent avec des tendances pacifistes. La note du pape traitant de la paix et de la «boucherie inutile» fit peser plus lourde la lassitude de la guerre. L'Italie était minée par la discorde. Il y eut même des meneurs qui osèrent dire que l'on ne garderait plus les soldats dans les tranchées pendant cet hiver. Et en effet on avait peur du quatrième hiver. Qu'advierait-il au point de vue vivres et charbons ? Ah, si la guerre pouvait finir ! Nous devons aussi dire que l'armée souffrait beaucoup du manque de bons officiers et de gradés.

En Italie l'enseignement laissait beaucoup à désirer et on comptait un grand nombre de soldats illettrés : il était donc fort difficile de trouver de bons sous-officiers. Les alliés savaient évidemment bien que la situation n'était rien moins que peu rassurante, mais ils n'avaient jamais supposé que cette situation aurait causé un désastre comme celui qui allait se produire. Et ainsi, après les inquiétudes à cause de la Russie on eut encore celles-ci.

Les Allemands ne laisseraient certainement pas passer cette occasion favorable pour frapper un



Les ruines de l'église abbatiale sur le Monte Santo, près de Görz

grand coup, et avec les Autrichiens ils préparèrent une formidable offensive.

A la fin d'août 1917 ils avaient sur le front italien la 5e armée Boroevic, forte de 180.000 hommes, de la mer à Monte Nero ; la 10e armée Krobatin, entre les passes Tarvis et Tolbach, donc perpendiculaire à la première ; elle comptait à peine 50.000 hommes ; la 11e armée Conrad von Hoetzendorf dans le Trentin comptant 110.000 hommes. On envoya continuellement du renfort. Cela se faisait d'autant plus facilement que le front oriental était calme. Les événements en Russie étaient de sérieux atouts dans les mains des centraux.

Ludendorff, qui jouait déjà un grand rôle à cette époque, ce qu'on n'aurait jamais supposé, lorsqu'il dirigea les opérations à Liège en 1914, se rendit à Vienne pour arrêter un plan d'offensive. Il envisageait une incursion en Italie. Le général autrichien Conrad avait aussi dressé un plan et prévoyait une invasion par le Trentin. Ludendorff rejeta ce plan et voulut mener l'opération du côté est, par Frioul. Il arrêta des plans dans ce sens. Il voulait composer une armée d'attaque de 110.000 hommes et la jeter sur un point faible du front italien. Et ce point faible était précisément l'angle droit formé par les deux armées Boroevic et Krobatin, près de Plezza-Tolmino.

L'espionnage était trop bien renseigné pour ignorer que le général en chef Cadorna avait massé ses troupes spécialement dans le Trentin et que le reste du front n'était que faiblement occupé.

A l'Est, entre Bainsizza et la mer le front était aussi bien gardé, mais ces troupes auraient été coupées du reste si l'attaque plus au nord de Ludendorff réussissait. Cadorna ne s'attendait pas le moins du monde à une offensive en cet endroit. On s'apercevait bien des mouvements de troupes, mais on supposait que les centraux envisageaient une of-

fensive sur Pétrograd. On avait même envoyé assez bien d'artillerie lourde en France. De plus la saison était déjà avancée. Des tempêtes commençaient à se déchaîner et on ne s'attendait donc pas à une offensive dans les montagnes inhospitalières. Le général Capello, qui commandait la 2de armée n'avait pas disposé beaucoup de troupes dans le secteur menacé, il tenait mieux le plateau de Bainsizza plus au Sud.

L'adversaire continuait ses préparatifs. On amena des troupes avec de l'artillerie et du matériel. Son but était donc d'éviter les plus fortes positions, de percer à des endroits plus faibles, d'élargir la trouée et de s'avancer toujours. L'armée d'assaut nouvellement formée par Ludendorff fut appelée le 14 et passa sous le commandement du général von Below.

Tout fut prêt avant la fin d'octobre.

Les Italiens ne se soucient pas du grave danger qui les menaçait. La tension pacifiste durait toujours. La propagande pour la paix aussi. On se disputait à toutes sortes de sujets, on battait contre les grèves et les troubles locaux, on étouffait des mutineries par des promesses ou par la force, et tout à coup éclata l'offensive qui apporta un terrible réveil.

* * *

Ce fut pendant la nuit du 24 octobre. Une terrible tempête sévissait. Le vent hurlait. Tantôt il pleuvait, tantôt il neigeait, ou bien le brouillard flottait sur la montagne près de Caporetto-Tolmino. Ce fut une nuit toute faite pour un drame terrible.

Malis les sentinelles ne se doutaient de rien et encore moins les troupes cantonnées qui, dans des positions peu sûres, eurent à supporter le choc.

A deux heures les canons ennemis se mirent à tonner. Leurs voix résonnèrent de plus en plus fortes et puissantes dans les montagnes et les vallées.

Les obus éclatèrent partout, mais dans les cavernes et les fentes des rochers il y avait de bons abris.

Le tonnerre dura deux heures. Puis on cria « les gaz ».

En effet, vers quatre heures, les Centraux lâchèrent des nuages de gaz asphyxiants. Le vent les emportait. La mort flottait en l'air, les Italiens auraient à affronter de terribles périls.

Cela dura pendant quatre heures ; de nouvelles vagues s'amaient toujours, et pénétraient partout.

Beaucoup de soldats étaient découragés. A huit heures, le bombardement reprit : le même vacarme terrible, du tonnerre, des hurlements, une pluie de projectiles !

« L'ennemi ! l'ennemi ! » cria-t-on tout à coup.

Du haut des sommets et des plateaux on voyait les colonnes descendre dans la vallée. Les Centraux contournaient les sommets occupés. Cette opération étrange augmenta la frayeur des défenseurs. Qui donne le signal ! Qui dira d'abord « le sauve qui peut » ? Comment se passent les choses dans une panique ? Tout à coup des troupes de fuyants se précipitèrent vers Caporetto.

Le front céda.

Ce fut un spectacle effrayant. Un brouillard épais régnait maintenant. Était-ce des colonnes ennemies qui s'avançaient ?

Des sommets inaccessibles, comme Rombon (2208 m.) ; Nero (2245 m.), fortifiés par de l'artillerie au prix de tant d'efforts succombèrent sans résistance.

Les Centraux les contournaient, rassemblèrent des groupes de prisonniers ahuris, les envoyèrent vers l'arrière, avancèrent toujours tirant de la mitrailleuse et du canon de campagne, et jetant des grenades ; et la frayeur et le désarroi s'accrurent toujours.

Ils conquirent Plezzo, Caporetto, la tête de pont de Tolmino. Ils avaient laissé le mont Nero loin der-



Les Bersaglieri de l'armée italienne.

rière eux sans que les troupes qui y étaient installées savaient au juste ce qui était arrivé. Il s'y trouvait encore les brigades Étna, Genua, Caltanissetta, Alexandrie, Triouf, et le 2^{me} chasseurs alpins avec toute l'artillerie. Ils étaient totalement coupés du reste de l'armée et n'eurent pas une idée d'essayer de se frayer un passage. Plus au sud s'étendait le plateau de Bainsizza où nous savons qu'était établi le gros de la 2^{me} armée de Capello. Mais le plan de Ludendorff réussit déjà. Cette armée fut entourée à son aile gauche. à huit heures, 20.000 Austro-Allemands attaquèrent ces troupes après une préparation d'artillerie très violente. Les pertes furent lourdes, mais à la tombée de la nuit il n'y eut pas de décision. Capello ne reçut pas de renfort : au contraire, les occupants du mont Nero se rendirent.

La tempête s'apaisa et le 25, par un temps favorable, le général Capello essaya de retirer ses troupes; il ne parvint pas à se détacher parce que les Centraux firent une attaque générale acharnée.

Près de Lom ils attaquèrent les troupes en retraite après avoir passé dans un ravin d'une profondeur de 500 mètres. La résistance fut vite brisée après que deux brigades italiennes avaient été anéanties : 10.000 prisonniers et 200 canons tombèrent dans les mains des Austro-Allemands. Capello attendait des renforts, mais en vain. On lui envoya des troupes fraîches, mais celles-ci tombèrent sur des fuyards. Elles apprirent la mauvaise nouvelle encore exagérée comme il arrive d'ordinaire dans des cas pareils. L'ennemi était maître partout... il était à leur poursuite... Son artillerie était très supérieure... des régiments entiers avaient été anéantis. Et la catastrophe devint plus étendue. Les troupes de renfort firent demi-tour et s'enfuirent aussi. Les officiers n'avaient plus d'autorité. Des supplications n'aiderent pas plus que des menaces. L'ennemi fit accélérer la fuite en tirant dans les bandes de fuyards. Des aviateurs survolèrent les colonnes et les bombardèrent. Partout gisaient des morts et des blessés; à certains endroits il y eut de véritables bains de sang. La panique devint quelque chose de décevant : l'une troupe entraîna l'autre. Partout il fourmilla de soldats en désordre, découragés et avec un seul but : s'éloigner le plus possible du théâtre des opérations. Les chemins étaient semés de havre-sacs, de fusils, de baïonnettes, de cartouches. Des chevaux prirent les mors aux

dents, des chariots se heurtèrent, des munitions firent explosion. Plusieurs jours après on vit encore des soldats jusque dans les environs de Rome.

Avec les troupes des civils s'enfuirent, des troupeaux entiers de femmes et d'enfants. La misère fut terrible. Les malades et les perclus restèrent en arrière et succombèrent sur les routes sur lesquelles des blessés gémissaient et des mutilés souffraient une agonie terrible. Von Below avançait toujours. Il exécutait fidèlement le plan donné. Il rompit la résistance de Capello et fit marcher ses troupes en différentes colonnes vers la rivière Natissone, dans la direction de Cividale.

Par ci par là il rencontra encore quelque résistance comme sur le mont Matajur (1640 m.). Il était occupé par les chasseurs alpins du général Badoglio; ils ne voulurent pas reculer. Ils essayèrent de défendre leur position. Il y eut une lutte sanglante. Mais que pouvaient cette poignée de braves là où tout semblait céder et où les troupes qui devaient les soutenir jetèrent les armes? Et ils ne se rendirent quand même pas et succombèrent presque jusqu'au dernier homme. De toutes parts on fit des prisonniers, on trouva un butin énorme, des canons, des chariots, des mulets, les provisions de munitions, des vivres et des armes.

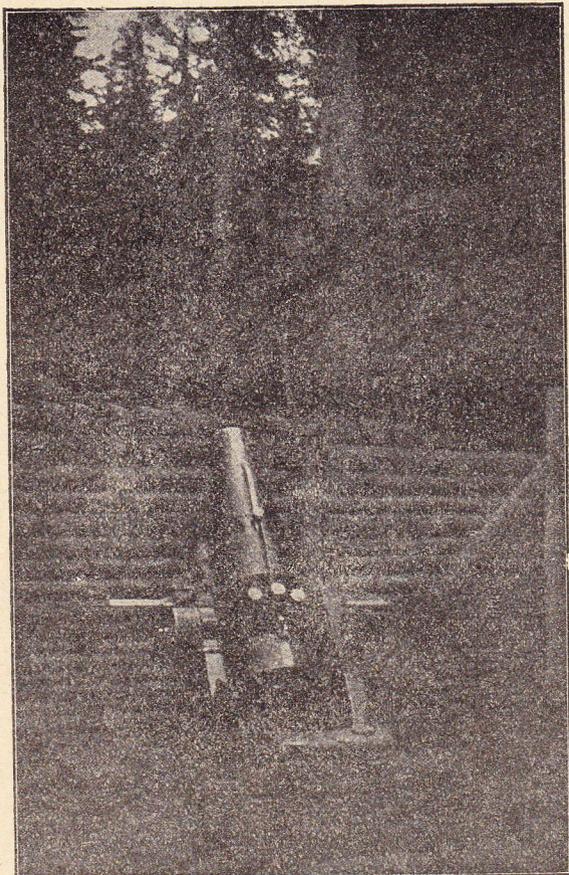
Le 26 on annonça dans la Chambre autrichienne qu'on avait capturé 30.000 prisonniers et 300 canons.

Cette nouvelle fut saluée par un tonnerre d'applaudissements. L'Autriche était fatiguée de la guerre; nous le savons. Mais de semblables nouvelles remontaient un peu le courage, du moins superficiellement. Elles n'enlevèrent tout de même pas la misère générale. Mais elles servirent à faire accroire aux masses que la guerre se terminerait bientôt par la victoire définitive.

* * *

Il y avait donc une rupture dans le front italien, surtout à cause de ce qu'on appelait « le désastre du Caporetto ». La 10^{me} armée austro-allemande de Krobatin s'était engagée entre les passes de Tarvis et Tolbeck dans les Alpes de Carinthie. Elle se mit aussi en mouvement et menaça le nord des Italiens en retraite.

Cadorna avait donné ordre d'évacuer le plateau I Bainsizza. Mais cette mesure semble bientôt insuffisante. L'avance rapide des Centraux vers Cividale



Un mortier Autrichien camouflé.

de tomber aux mains du vainqueur. Les brigades mit tout son front en danger. L'ennemi marcha sur Gorizia; les sommets Kuk, Vodice et Monte Santo furent sérieusement menacés le 27 et sur le point de tomber aux mains du vainqueur. Les brigades Joggia, Elba, Becare et Roma, qui devaient les défendre, se rendirent avec 200 canons. Le défaitisme s'y manifesta. Beaucoup de divisions jetèrent les armes, disant qu'il était inutile de continuer à combattre et à verser du sang.

Par contre d'autres détachements opposèrent une grande résistance. Mais à quoi bon? Si les Centraux pouvaient atteindre Cividale, Gorizia devait tomber. Le duc d'Aoste commandait la 3^{me} armée sur le bas Isonzo. Il reçut l'ordre d'évacuer Gorizie et de se retirer en arrière. Ce fut un coup terrible pour le moral. Ces noms avaient suscité tant d'enthousiasme auparavant!

Et aurait-on encore bien le temps de se retirer? Tout allait si vite. L'ennemi avançait rapidement, il comptait ses prisonniers par milliers. Cela dépendrait des divisions qui défendaient les derniers points d'appui, les sommets Monte Santo et Gabriele. Celles-ci offrirent une résistance obstinée, c'étaient les 7^{me} et 9^{me} corps. Ils brisèrent les attaques de l'armée Boroëvic, mais ils eurent des pertes terribles.

Ils donnèrent cependant le temps au duc d'Aoste, non seulement de retirer la troisième armée derrière l'Isonzo, mais encore de détruire les dépôts de munitions et les canons sur le Carso.

Mais ces coups retentirent d'une façon menaçante.

On dut se demander si la panique n'allait pas enfin s'emparer des troupes restées loyales.

La soirée du 27 fut très dramatique. Le ciel était partout rougi par les flammes. Sur les sommets des montagnes, sur les flancs et dans les cavernes,

dans des baraquements et dans des édifices, des tas de provisions étaient en feu. Les canons hurlaient, les chemins étaient boueux et couverts de cadavres et de blessés. Des blessés aussi sans secours mourraient dans les ravins, les fossés et entre les rochers. Ce soir l'ennemi entra dans Cividale. Les chasseurs autrichiens pénétrèrent au même moment dans Gorizia. Des troupes italiennes en désordre s'enfuirent au delà de Cividale et répandirent la panique. Des bandes démoralisées se battirent contre des troupes loyales qui leur reprochaient leur lâcheté. Et parmi tout cela on avait toujours des groupes de fuyards effrayés, dénués de tout, sans toit, affamés et fourbus, ne sachant vers où se diriger et où s'abriter. Telle fut ce soir et cette nuit rouge du 27 octobre. Et plus loin dans la zone menacée la panique s'accroissait.

« L'ennemi arrive » fut le cri de frayeur. La vérité, déjà assez sérieuse, fut encore dénaturée par des récits exagérés.

On prit ses dispositions de fuite ou bien on fuyait déjà. Ce fut partout l'inquiétude l'ébahissement et la peur. Toute l'Italie se trouva sous l'impression de la catastrophe. A quoi bon vouloir cacher la vérité? On vit des militaires fugitifs jusque bien loin dans le sud et on écouta leurs récits. D'ailleurs les agents d'espionnage allemands eurent soin que le désastre fut bien connu. Il y eut des troubles. Le mécontentement se manifesta partout. L'Italie sembla perdue. Les optimistes les plus invétérés sentirent la peur s'emparer d'eux. La défaite était si sanglante et sans précédent.

Von Below était donc maître de Cividale et poursuivit son offensive victorieuse. Il marcha sur Udine. A sa gauche Boroëvic refoula son ennemi jusqu'au delà de Cormons et à sa droite Krobatin accomplit la même besogne, marchant sur Germona.

Les trois généraux rencontrèrent peu de résistance. Elle était brisée par la fuite près de Caporetto. Des divisions italiennes qui résistèrent encore succombèrent ou furent faites prisonnières. Mais de nombreux détachements se rendirent sans coup férir.

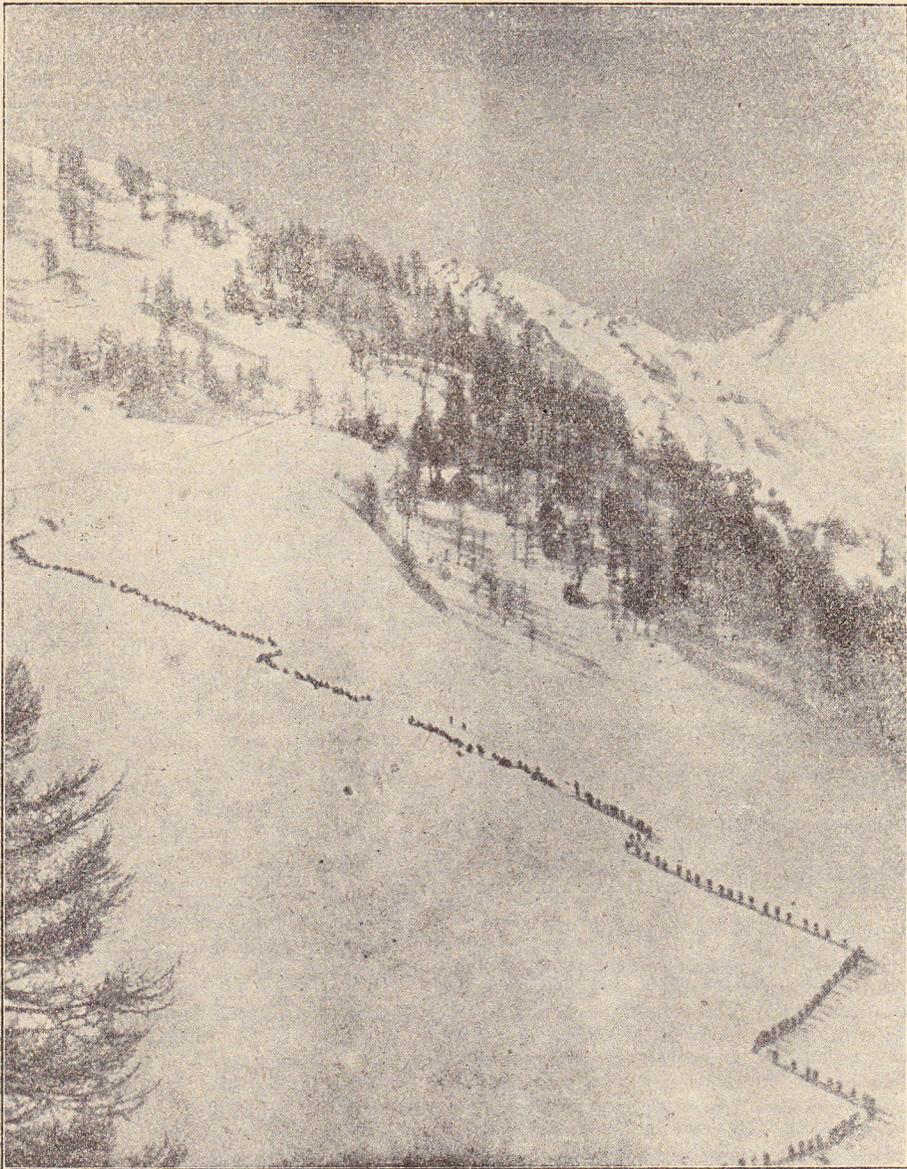
La panique s'accroissait et aussi l'abattement à Rome. La presse poussa un cri de désespoir. Le gouvernement demanda du secours.

Nous nous rappelons que les Anglais continuèrent leur offensive dans les Flandres pour empêcher les Allemands de prélever des troupes sur ce front pour les conduire dans les Alpes. Mais cet appui indirect fut insuffisant. Les autorités militaires italiennes étaient furieuses à cause des désertions. La presse accusait la propagande défaitiste. Les neutres, de leur côté, déclaraient que toutes ces misères étaient la conséquence de l'intervention de l'Italie dans une guerre qui ne l'intéressait pas.

Pendant qu'on se lamentait et se disputait de ce sorte, qu'on recherchait des responsabilités (ainsi qu'on appelait cela) l'Autriche et l'Allemagne jubilaient. Les cloches sonnaient à Berlin et à Vienne. Les journaux parlaient de l'effondrement de l'Italie. Les affaires étaient terminées en Russie et en Italie, disait-on, maintenant nous pourrions disposer de toutes nos forces contre l'ouest et on obtiendrait là aussi, bientôt la victoire complète : c'est ainsi qu'on remontait le moral du peuple pour combattre la lassitude de la guerre.

Les événements dans les alpes absorbèrent l'attention universelle : en ce temps l'Entente obtint des succès au front français et en Syrie, mais ils passèrent inaperçus. On prêta toute son attention aux événements d'Italie.

Von Below avança toujours et prit un butin énorme. Des pans entiers d'artillerie, d'immenses stocks de vivres et de munitions, tout ce que Cadorna avait accumulé près de l'Isonzo, tomba au pouvoir des centraux. Des télégrammes ronflants l'annoncèrent partout et augmentèrent la terreur. Par ces détails le désastre apparaissait plus horrible au peuple. Et la nouvelle arriva bientôt que von Below



Des alpinistes italiens descendent le flanc d'une montagne.

avait fait son entrée à Udine. Ce fut un coup terrible pour la fierté des Italiens. Ces journées pesèrent lourd ; même les heures. On regardait anxieusement l'avenir pour voir s'il n'apporterait pas un changement. Hélas, les événements devinrent plus défavorables encore.

En Corinthie, Krobatin descendait dans la plaine Vénitienne par le haut Tagliamento. Il faisait orageux, il neigeait, c'était une marche terrible, mais rien ne semblait pouvoir arrêter cette avance. Les Centraux avançaient irrésistibles : partout ils trouvaient des vivres en abondance. L'ivresse de la victoire les animait.

Le général Kraus attaqua Gemona. Des chasseurs alpins italiens et de la cavalerie opposèrent encore de la résistance, pour couvrir la retraite du duc d'Aoste qui dut reculer, et lui donner le temps de se replier sur le Tagliamento.

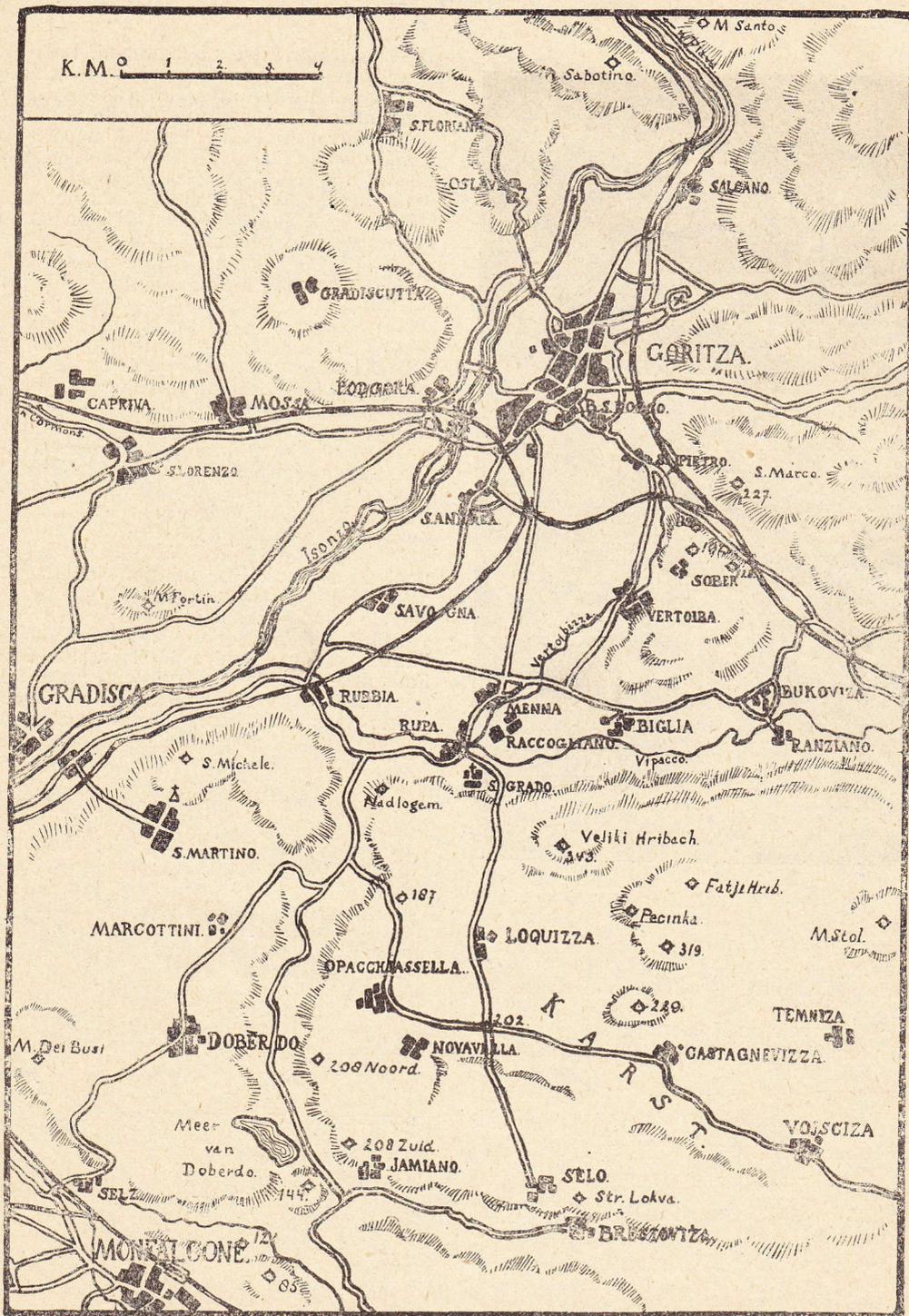
La cavalerie surtout se sacrifia. Elle exécuta charge sur charge. Le grand et terrible champ de bataille était un clouque. Des obus éclataient et la cavalerie tint bon quand même. A chaque charge les pertes étaient lourdes. Les survivants fondirent

sur les avant-gardes et les sabrèrent, mais se laissèrent en même temps décimer aussi.

Le duc d'Aoste avait fort à faire, mais il s'agissait de prévenir une seconde catastrophe.

Le 31 octobre l'aile gauche de la 2^e armée se trouvait avec son front vers le nord sur le Tagliamento supérieur ; le restant de l'armée, ainsi que la 3^e armée commença le passage de la rivière ; de puissantes arrière-gardes refoulèrent beaucoup de furieuses attaques de l'ennemi sur les têtes de pont de Pinzano, Dignano, Codroïpa et Latisana. Près d'Udine le général Cadorna avait laissé subsister un saillant dans son front pour protéger la retraite du duc d'Aoste, mais von Below l'étrangla rapidement et les Prussiens, les Bavares et les Wurtembourgeois prirent d'assaut les têtes de pont de Dignano et de Codroïpa.

Ce fut un coup très rude pour les Italiens. La liaison des armées était menacée et les divisions Brandebourgeoises et Silésiennes coupèrent d'ailleurs les 2^e et 3^e armées et rejetèrent le duc d'Aoste sur Latisana. Ceci s'accompagna de lourdes pertes, tant en tués et blessés qu'en prisonniers. Le découragement devint de plus en plus grand et l'on eut la



Carte du front italien.

sensation que plus rien ne pouvait arrêter la marche triomphale des Centraux.

La troisième armée lutta avec la force du désespoir pour sortir de l'étreinte et reprendre les deux points perdus. Ce fut peine inutile, Boroevie attaqua le duc d'Aoste par l'est dans les Lagunes. On se battit dans les champs de riz. Ici on résistait à outrance, là on jetait les armes et le résultat final de cette opération près de Latisana fut une terrible défaite dans laquelle la 3e armée laissa aux mains des centraux 60.000 prisonniers et 300 canons.

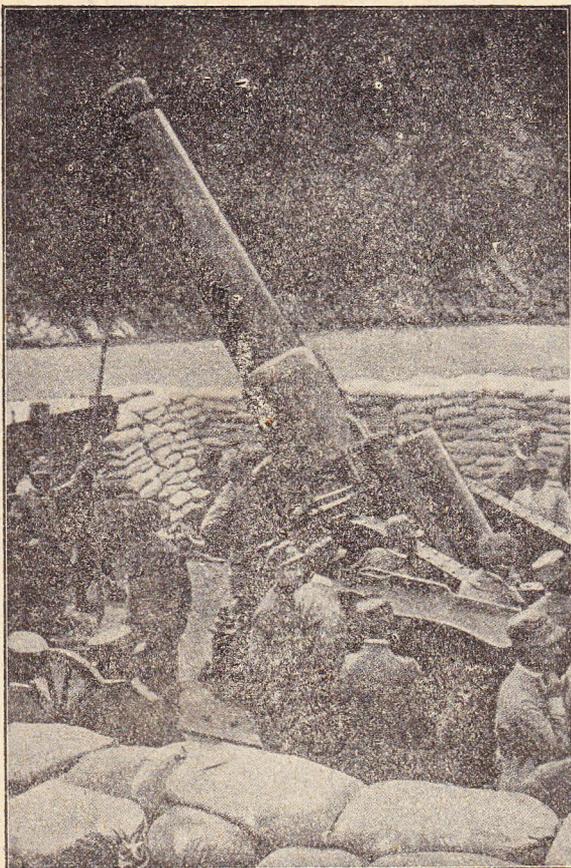
Soixante mille prisonniers et trois cents canons! Telle fut la nouvelle qui circula lorsque du côté de l'entente on espérait anxieusement une tournure fa-

vorable. Des télégrammes ultérieurs apportèrent des détails au sujet de la faiblesse de la résistance. Les centraux jubilaient et leur presse claironnait.

En huit jours de temps on avait fait 180.000 prisonniers, pris 1500 canons, des magasins regorgeant de farines et de riz et des dépôts entiers de munitions.

Pendant cette seule semaine, malgré le temps défavorable, la tempête, la pluie et le vent, malgré les sommets puissamment défendus et de profonds ravins on avait percé jusqu'à Tagliamento.

On comparaisait ce bilan à l'offensive franco-britannique en Flandre, où l'on se battait déjà depuis trois mois pour prendre quelques kilomètres



Une pièce d'artillerie lourde italienne en batterie.

de front et seulement deux hameaux, alors que des points comme la grande Dune, près de Lombaertzjide, la forêt d'Houthulst, Becelaere et Geluwvelt restaient imprenables.

Hindenburg fit savoir au Kaiser :

« Je prie très humblement votre Majesté de donner l'ordre de pavoiser pour le 1er novembre et de tirer des salves en Prusse et en Alsace-Lorraine ».

Quelle superbe occasion aussi pour les militaristes, les hommes du « durchhalten » (tenir jusqu'au bout) pour remonter le peuple et étouffer les voix qui demandaient la paix. Et l'Empereur allemand ne resta naturellement pas en arrière. Il pouvait de nouveau s'en donner à cœur joie à envoyer des télégrammes et il en fit parvenir au général von Below, le vainqueur d'Udine et de Latisana, dont voici le contenu :

« Notre ancien allié félon a appris ce que la force allemande et la colère allemande sont capables de faire. Avec moi, la patrie remercie ses fils incomparables. En avant avec Dieu ! »

C'était là encore une fois le style ancien plus qu'usé le « moi et mon peuple » le « souverain envoyé de Dieu » le « Gott mit uns ».

Pour l'Autriche cela contenait bien une humiliation. La force et la colère allemandes avaient accompli tout à elles seules, et dans la monarchie danubienne on comprit bien combien toutes ses victoires la conduisaient de plus en plus sous l'hégémonie de l'Allemagne. La division des races y travaillait d'ailleurs toujours.

Le revers perdura toujours. Les Italiens ne purent absolument se tenir sur le Tagliamento. La rivière était presque à sec et n'opposerait donc pas un sérieux obstacle à la marche des centraux.

De plus, on disposait de forces trop peu nom-

breuses pour résister à l'ennemi. Les troupes passées sous le commandement de l'archiduc Eugène recherchèrent une attaque en masse. Elles espèrent infliger une nouvelle défaite sanglante à l'ennemi, forcer le Tagliamento d'un côté par des attaques par le nord, et aussi d'inquiéter les troupes encore dispersées dans la plaine.

Cependant il suivit deux jours de calme.

Vers le 3 novembre la division du prince de Schwarzenberg força le passage de la rivière et deux jours après von Bellow passa celle-ci dans son cours moyen et emprisonna toute la brigade de Bologna.

Entretiens le général Krobatin attaqua la 4e armée italienne du général Robilant. Le front ouest des Dolomites chancela aussi. La 4e armée dut se replier en hâte dans la direction du Piave.

L'empereur Charles d'Autriche se trouvait au front et passa le Tagliamento en grande pompe; il croyait, par ce fait, impressionner la population. Les Italiens durent déjà reculer ici aussi et perdirent encore une fois des prisonniers, des canons et toute sorte de matériel; l'on se demanda jusqu'où on devrait bien reculer.

Il fut plus que temps que les autres alliés viennent au secours. Une mission italienne était aussi attachée au G. O. G. français. Elle avait comme chef le colonel Kuspoli.

« Plus spontanés, plus extérieurs, les Italiens, à l'annonce du désastre de Caporetto, furent dans l'angoisse. Dans le désarroi de l'armée italienne, les nouvelles n'arrivaient plus à la mission. Tous les jours, vers deux heures, un jeune secrétaire du colonel Ruspoli arrivait à la Section d'Information pour chercher les radios que nous envoyait la tour Eiffel.

Le malheureux garçon ne pouvait retenir ses larmes en parcourant les dépêches.

Avec son accent italien, que l'émotion aggravait encore, il exprimait son chagrin de façon véhémement.

Tout le pays envahi par les Allemands était celui qu'il habitait. Il disait d'un ton tragique, que sa mimique italienne rendait plus poignant : « Cividale ! Udine ! Pordenone ! un si beau pays; et rice et pouplé ! Oun paradis, mon lieutenant. »

L'Angleterre et la France viendraient donc au secours.

Le 28 octobre, à quatre heures de relevée le comité de guerre se réunit à Paris. A six heures le plan de secours était déjà dressé. Ce n'était pas le moment des longs pourparlers; il fallait agir.

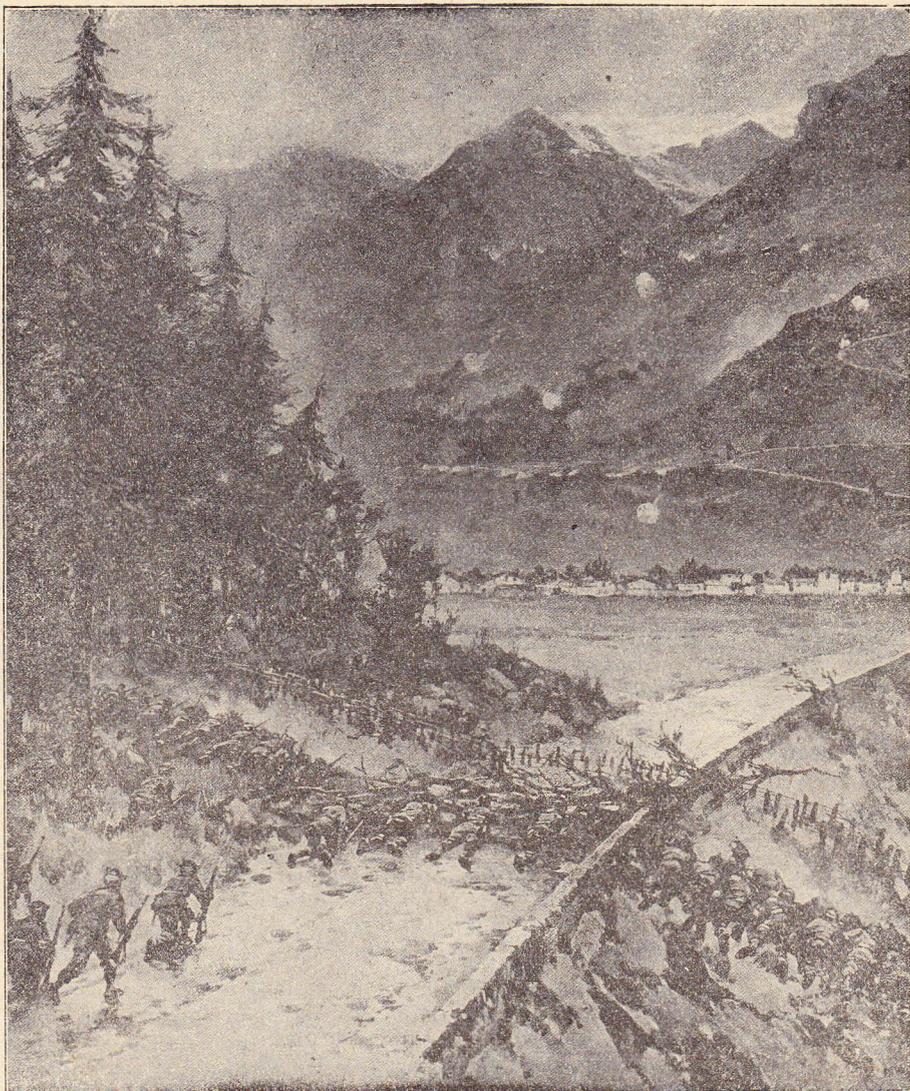
Et on résolut d'envoyer immédiatement 120.000 hommes avec de l'artillerie et du matériel au complet au delà des Alpes.

On fit un appel à la compagnie de chemin de fer P. L. M. (Paris-Lyon-Méditerranée. Celle-ci devait transporter hommes et matériel.

En dix-huit heures si c'est nécessaire répondit la direction. « Dans une demi-heure les ordres seront donnés ».

Les troupes françaises furent mises sous le commandement du général Fayolle, les troupes anglaises sous les ordres du général Plumer. Les divisions anglaises furent prélevées sur le front des Flandres où l'offensive n'avait quand-même pas réussi. Le colonel Sérigny était chef d'état-major du général Fayolle.

Celui-ci possédait la compétence diplomatique et cela était absolument nécessaire dans cette imixtion délicate dans les opérations italiennes, qui donnent si vite des occasions de froissements. En apprenant les nouvelles désastreuses de l'Italie, le colonel Sérigny avait déjà dressé un plan pour secourir l'Italie. Dans la presse française on se battit si bien, sur papier que les Centraux dans les montagnes de l'Italie. Mais le colonel Sérigny prévoyait que la guerre de mouvement serait bien vite arrêtée sur l'un ou l'autre front. La tâche de la France consisterait spécialement à reprendre une partie



Une attaque des Italiens par la route construite dans les montagnes par Napoleon I.

du front italien pour permettre aux troupes italiennes de se réorganiser. Les Français et les Anglais furent reçus chaleureusement en Italie et firent revivre l'espoir. La foule les acclamait, la presse écrivit des articles chaleureux. La catastrophe commune, la menace de l'invasion, le froissement de l'orgueil national, tout cela apaisa les décisions et rétablit l'union.

L'Italie reprit courage. Il y eut des manifestations patriotiques à Milan, à Rome, à Naples et dans beaucoup d'autres villes. A Rome 350 députés envoyèrent un minifeste flamboyant aux armées :

« Sauvez la patrie, chassez l'étranger de notre sol profané. »

Le roi Victor-Emmanuel adresse aussi une proclamation au peuple. Le courage revint, les voix mécontentes se turent. L'autorité militaire prit des mesures sévères et démit de leurs fonctions quelques généraux et bon nombre d'officiers.

Des milliers de soldats errèrent partout et le général Cadorna leur enjoignit l'ordre, par un décret, de retourner dans leur unité sous menace de la peine de mort. Presque tous obéirent à l'ordre. Après la panique, on se ressaisit.

Le 4 novembre Foch, Lloyd George et Painlevé arrivèrent à Rome. Le 6 eut lieu une conférence à

Rapallo près de Gènes. On devait prendre des mesures concernant le commandement des armées.

La présence de Foch s'expliquait encore pour un autre motif.

Il y avait déjà en Italie une mission française.

Pierrefeu écrivit à ce sujet :

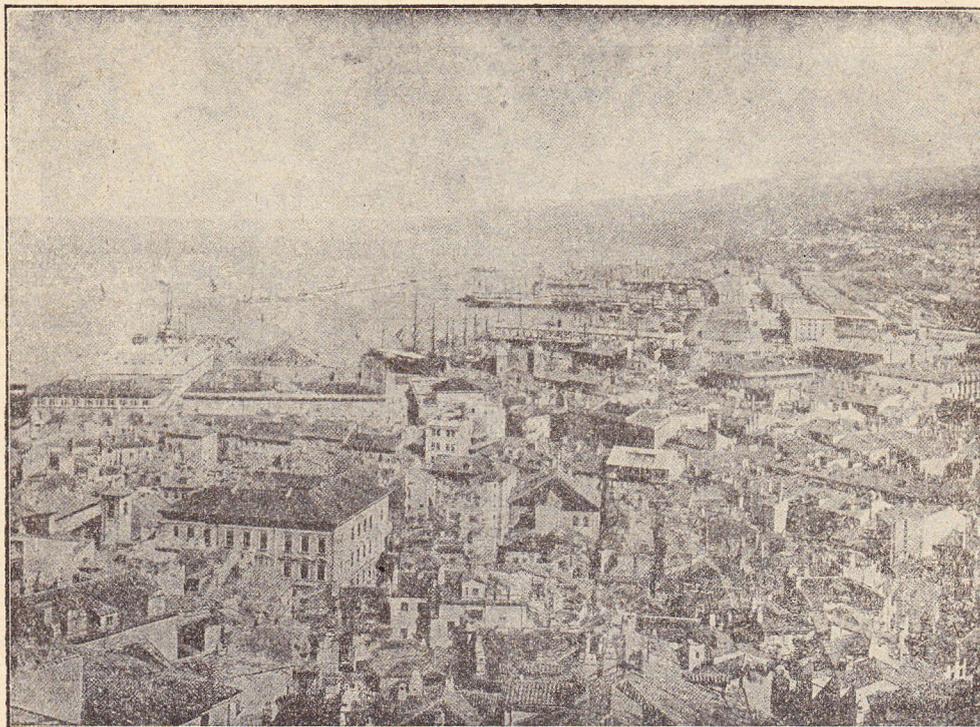
Tout de suite, la mission française vit d'un mauvais œil les projets Italiens, très susceptibles, si on émettait la prétention de fournir des instructeurs à leurs troupes, si on demandait à conduire les opérations sur leur front. Il convenait que les alliés se missent sous les ordres du général Diaz.

Un antagonisme sourd régna entre les deux groupes d'officiers, animés chacun d'un zèle contraire.

De l'état-major Fayolle arrivait, en ce moment, des lettres d'officiers exaspérés de l'attitude de leurs camarades de la mission française. Le général Foch, alors chef d'état-major général, vint en inspection sur ces entrefaites, en Italie. Descendu à la mission française, et, dit-on, aussitôt chaperonné et chapitré par elle, il adopta sa manière de voir.

* * *

Entretiens les centraux avancèrent toujours. Les Italiens ne purent se maintenir sur la Livenza.



Vue de Trieste.

Le pourraient-ils sur le Piave ? se demandait-on. Puis sur l'Adige ? Cette ligne offrait des avantages mais alors on sacrifiait Vicenza, Padoue et même Venise. Abandonner Venise aux mains de l'ennemi serait une terrible défaite morale. Et on comptait avec la possibilité de cette éventualité, car on emportait les trésors d'art de la célèbre ville ancienne.

Les Italiens se réformaient. Régulièrement on détruisit les routes et les ponts et on prit d'autres mesures pour arrêter l'avance ennemi.

Les centraux durent réparer les dégâts et perdirent ainsi beaucoup de temps; or, le temps devint l'allié le plus précieux.

Le 8, les Austro-Allemands passèrent quand-même le Livenza et von Below fit son entrée dans Vittorio.

Dans la région de Tolmezzo et Gemona, les Italiens perdirent encore 17.000 prisonniers et 80 canons.

Les pertes totales étaient de 250.000 hommes et 3200 canons. C'était un chiffre effrayant.

Le 9 novembre, les avant-gardes autrichiennes atteignirent le Piave, depuis Seguna jusqu'à l'Adriatique. Dans le nord l'ennemi tenta de repousser l'aile gauche des Alpes dans la plaine de Bassana.

Le 9, la 14e armée de von Below atteignit Valdobbiadene, et s'empara de la tête du pont de Vidor sur le Piave supérieur. La 11e armée de Conrad von Hoetzendorff entra alors en scène dans le Trentino. Elle essaya le mouvement de flanc, manœuvre par excellence de la stratégie allemande.

Le 9 novembre, les Autrichiens prirent Asiago et Tezzo; le 10, d'autres divisions s'emparèrent de Belluno.

Les armées passèrent dans la plaine; le 13, Feltré tomba.

L'ennemi essaya de percer jusque derrière le Piave. La résistance des Italiens devint plus acharnée, ils prirent courage à cause de la présence des alliés.

Le 13, la 10e armée de Krobatalin opéra sa jonc-

tion avec la 10e de Conrad par l'occupation de Feltré-Fonzaso-Primolano-Monte Fiore-Asiago.

Dans le Sette commune et sur les plateaux de Meletta, à 1821 mètres d'altitude là, la 1re armée italienne se défendit avec l'énergie du désespoir, mais dut reculer une fois de plus. La 4e armée Robilant dut abandonner les monts Roncone, Prassolan et Cornella. Mais à partir de ce moment ils arrêterent l'avance de l'ennemi. Sur le Piave moyen et inférieur la bataille se calma aussi. Cependant les troupes autrichiennes forcèrent le fleuve près de Zenson. Elles s'y maintinrent, mais d'autres divisions qui essayèrent le même coup près de Folina et de Fogare furent repoussées ou anéanties.

Le 2 novembre les alliés étaient arrivés sur la ligne et leur nombre augmenta rapidement.

Le 26, le calme était rétabli.

On espérait que l'offensive était définitivement arrêtée, mais le 4 décembre von Conrad passa de nouveau à l'attaque, dans le Sette Comuni. Il disposait de 120.000 hommes. Le 5, les Autrichiens prirent les monts Badeneche et Tondarecer, puis Mela; au soir Meletta succomba.

Les Italiens se retirèrent au delà de Freneza en abandonnant 16.000 prisonniers et 93 canons.

Le 14, la passe de Caprile tomba, le 18, Asolone.

Les centraux se trouvèrent ainsi presque dans la plaine en cet endroit. La crainte s'empara de nouveau des cœurs. Le Piave succomberait-il ?

Enfin le 23 décembre la chance tourna. Les Français prirent le mont Tomba, un point d'appui pour le plateau et firent 1400 prisonniers.

Les Austro-Allemands n'avancèrent plus et s'en vengèrent en jetant des bombes aériennes sur Venise, Padoue et d'autres villes.

L'année se termina dans l'espérance.

L'offensive était terminée et l'invasion allemande arrêtée.

Du 24 octobre au 31 décembre, les Italiens avaient perdu 37.000 tués, 91.000 blessés et 335.000 prisonniers.

En janvier les divisions allemandes quittèrent le front italien.



Le duc des Abruzzes, commandant de la flotte italienne

Les alliés étaient bien défendus sur les derniers sommets des Alpes. L'Allemagne ruminait d'autres plans pour le printemps de 1918.

Les camps allemands reçurent donc des flots de prisonniers. Environ à cette époque nous avions causé à des prisonniers anglais extradés en Hollande. Il existait un accord concernant l'écartage de prisonniers par la Hollande. C'est au passage d'un de ces trains que nous entendîmes parler la première fois des Italiens du Caporetto. Ces prisonniers avaient été concentrés à Aix-la-Chapelle, des différents camps, de Soltau et de Friedrichsfeld, de Dülmen et Hangensalza, de Gëistrow et du Limbourg. Puis le soir ce train partit par le Limbourg, passa par Anvers et peu après onze heures il entra doucement dans le halt de la station de Rozendael.

Les invalides regardaient par les fenêtres, avec des yeux brillants, des visages resplendissants et le sourire aux lèvres comme s'ils voyaient maintenant réellement la liberté formellement devant eux. En ces moments ils oublièrent la jambe amputée, le bras enlevé, l'œil de verre, la mutilation de leur corps jadis si beau, si solide, la perte de beaucoup de force, parce qu'ils sentaient la superbe liberté.

C'était un long train de voitures pour malades, de voitures pharmacies, de voitures pour opérations, une cuisine, de voitures à provisions, de voitures pour médecins, en tout un nombre de trente-sept, bien propres, arrangées d'une façon pratique et chauffées par une voiture spécialement affectées à ce service.

Nous entrâmes dans la première voiture. «G. K. Wagen», voit-on sur un tableau blanc sur le côté. G. K. Geisteskranken, (malades de la tête-fous). Cette abréviation signifie-t-elle que l'on a peur d'écrire le mot tout entier, et découvrir cette misère, la plus grande de toutes ?

Nous les apercevons: dix aliénés. Tous de jeunes gens. L'un d'eux avait à peine dix-huit ans. Vers sa quinzième année il s'engagea déjà dans la marine. Quelques-uns firent semblant de dormir. D'autres nous firent des signes singuliers. Une grande pitié nous saisit : « Maintenant ils sont tranquilles, nous racontent leurs gardiens, quand le train se remettra en marche, ils feront un peu de potin, mais nous avons l'habitude du commerce avec eux et

pouvons beaucoup à l'aide de nos yeux. Quelques-uns sont dangereux.

Une dame de la Croix-Rouge fut empêchée de distribuer elle-même quelque nourriture. Elle déclara qu'elle n'avait nullement peur, mais les gardiens trouvèrent néanmoins plus prudent de distribuer eux-mêmes la nourriture. La porte étroite se ferma nous cachant bien des misères. Ces malheureux dont les pensées s'étaient obscurcies ne comprenaient pas qu'ils rentraient dans leurs foyers. La deuxième voiture était celle des officiers. Il y en avait une dizaine, des aviateurs pour la plupart, des jeunes hommes, qui remercièrent pour les friandises et les journaux anglais.

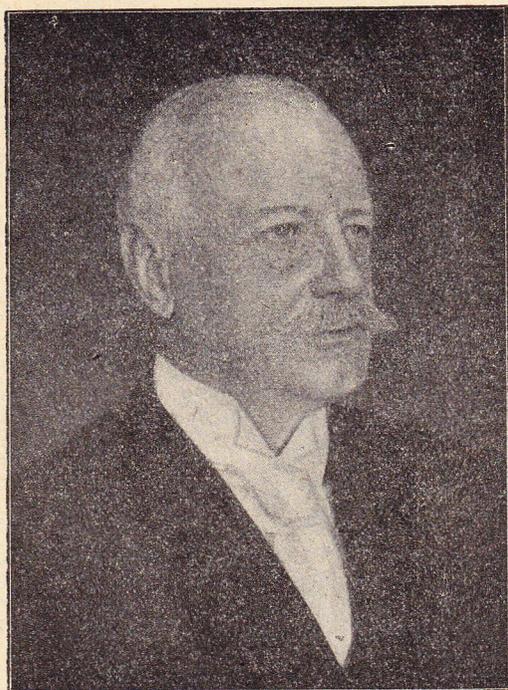
A d'aucuns il manquait une jambe, à d'autres un bras. Dans la voiture des aliénés nous avons surtout rencontré des Anglais et des Australiens. Ils avaient combattu près d'Armentières, près d'Arras ou à la Somme. Quelques-uns, qui venaient du camp de Langensalza nous apprirent qu'une grande partie des Italiens faits prisonniers récemment y avaient été internés.

Leur arrivée y produisit une sérieuse agitation et, nous dit un Anglais, ils ne furent reçus cordialement, ni par les Allemands, ni par les prisonniers. Chez les Allemands la haine de l'Italien n'était pas encore morte et nous autres nous avions appris que la plupart de ces gaillards avaient jetés les armes libres au front («They gave it up») et les Italiens n'essayèrent même pas de se disculper. Ils le racontèrent eux-mêmes, mais quand on les mettait avec nous dans le but d'aider à démoraliser les Français et les Anglais ce but ne fut absolument pas atteint. Au contraire beaucoup d'Italiens commencèrent à comprendre combien lamentablement ils s'étaient laissés séduire et surtout lorsque nous apprimes après que l'Italie résistait, alors une entente commença à se faire entre nous.

Non, le moral des Anglais était inébranlable. Il se passa même ceci d'étrange que beaucoup de sentinelles allemandes et de gardiens enviaient les prisonniers qui recevaient beaucoup de vivres de la patrie, car l'Angleterre prit soin pour ceux qui



d'Annunzio.



Le prince von Bülow, ambassadeur d'Allemagne à Rome

dans la bataille, tombaient aux mains des Allemands. Plus d'un Allemand, me conta un des prisonniers s'est plaint à nous, Anglais qu'on les avait trompés au sujet de la guerre sous-marine.

Nous apprenons toujours que la famine se fait en Angleterre, disaient ces Allemands, et vous recevez toujours des vivres en abondance de chez vous.

Grâce à leurs colis, et à part leurs blessures, ces prisonniers avaient aussi tous bonne mine. Ils ne portaient pas la marque d'une nutrition insuffisante comme nous avions si souvent vu chez des désertheurs allemands.

Beaucoup d'Italiens furent aussi conduits par les Allemands derrière les lignes en France et dans les Flandres pour y exécuter des travaux forcés.

Ce fut donc une vraie délivrance lorsqu'on apprit l'arrêt de l'offensive; mais l'année 1917 se terminait cependant d'une façon bien triste.

* * *

EN ASIE.

La prise de Jérusalem. — Le Sionisme.

Jettons une fois un coup d'œil sur l'Asie.

Nous nous rappelons qu'en avril 1916 le général Townshend avait dû se rendre dans Kut-el-Amara.

Les Anglais résolurent alors d'entreprendre une opération sérieuse et, quoique celle-ci n'avancât que lentement, le 24 février 1917 les Anglais reprurent Kut-el-Amara. Le général Maude y fit 7.000 prisonniers. Le chemin de Bagdad était donc ouvert.

Au début de mars, Maude attaqua les Turcs près du Tigre. C'était un combat terrible dans la chaleur et la poussière qui volait en gros nuages.

L'ennemi dut céder et le 11 mars les Anglais firent leur entrée dans Bagdad. On avait fait 180 kilomètres en 14 jours et on avait passé le fleuve par trois fois. Et cela dans un pays où on ne trouvait pas à se ravitailler et où la chaleur était si accablante. La prise de Bagdad fut une perte sensible pour le pangermanisme dans l'Orient, pour

la ligne Berlin-Bagdad et pour l'influence des Germano-Turcs sur les confesseurs de l'Islam.

Le long de la Méditerranée les Anglais progressèrent aussi. Mais ici les opérations n'avancèrent que lentement. Les Allemands avaient confié la direction des troupes au général von Falkenhayn. Celui-ci était opposé au général anglais Allenby.

Du 6 au 17 novembre tombèrent Gaza et Jaffa en Palestine. Après Gaza, le but fut Jérusalem la capitale de la Terre-Sainte.

Le général Allenby voulut éviter un bombardement de Jérusalem. Ses colonnes décrivirent un demi cercle et le 9 novembre les Ecossais se trouvèrent à 8 kilomètres au Nord-Ouest de la ville. A la fin du mois ils se trouvèrent au N-O de Jéricho.

Jérusalem était donc ainsi complètement isolée. Le gouverneur dut se rendre (9 décembre).

Le 11, Allenby fit son entrée triomphale dans la Ville sainte. La population l'acciama. Involontairement nous pensons à Godfroid de Bouillon.

A Bruxelles un inconnu déposa, pendant la nuit, des fleurs au pied de la statue du célèbre croisé, premier Roi de Jérusalem. Les Allemands firent évidemment disparaître ces fleurs et firent garder la statue.

La conquête de Jérusalem provoqua une grande joie chez les Juifs. Les Anglais s'adressèrent à eux et leur firent connaître un plan pour faire revivre l'ancien royaume des Hébreux. Depuis longtemps déjà c'était là un rêve des Juifs. Mais comment avaient-ils été traités jusqu'ici en Palestine et dans toute l'Asie ?

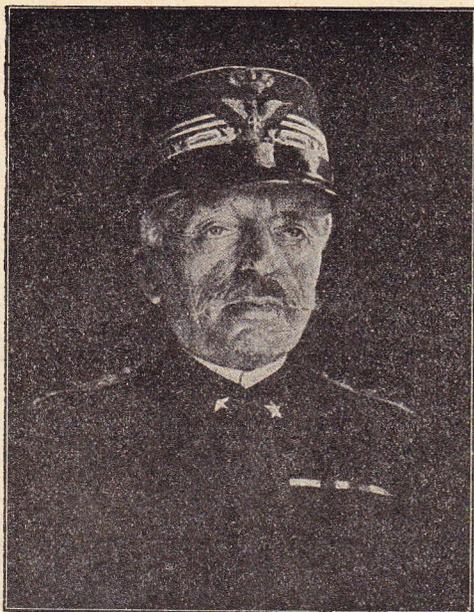
Jetons un coup d'œil sur la situation, afin de comprendre la politique des Anglais.

Non, en Asie la situation des Juifs n'avait jamais été très enviable, et spécialement pas en Perse. En 1913 il fut édifié, dans ce pays, bon nombre de prescriptions très humiliantes pour les Juifs, qui mirent la vie et les biens de ceux-ci sérieusement en danger; pendant quarante jours plus aucun Juif n'osa se montrer à la rue de peur d'être massacré par les Mahométans fanatiques. La constitution que le Shah octroya à son peuple en 1906 contient les principes d'égalité pour tous les habitants. Et cependant en 1912 il y eut des troubles dirigés contre les Juifs. A Damas, la capitale de la Syrie il arriva, il y a quelques années, un incident qui fut, pour les Juifs, une source de grande misère. Un certain jour deux habitants de la ville disparurent sans laisser de traces. Immédiatement on accusa les Juifs d'avoir tué les deux disparus pour se servir de leur sang pour la fête de Pâques. Par des tortures sans nom on sut extorquer un aveu à un coiffeur juif: bon nombre des principaux Juifs furent faits prisonniers et torturés de telle façon que trois d'entre eux succombèrent. On jeta des enfants Juifs en prison où plus d'un centaine d'entre eux moururent de faim. Les prisonniers innocents attendirent chaque jour anxieusement l'accomplissement de leur sentence de mort. Heureusement, par l'entremise de deux philanthropes, Moïse Montefiore et Adolphe Crémieux, le danger fut écarté et les prisonniers furent relâchés.

Moïse Montefiore, issu d'une honorable famille Juive de Londres, naquit à Livourne, où ses parents séjournaient temporairement. Moïse alla à l'école à Londres; mais comme ses parents n'étaient pas riches il fut bientôt abandonné à ses propres forces. Il se mit dans le commerce et par son zèle et sa droiture il sut rapidement s'assurer une existence honorable.

Il épousa Judith Cohen, une noble femme, une vraie Juive, aimant la religion et l'histoire des Juifs. Après avoir, par des opérations heureuses acquies une fortune énorme il se retire des affaires, sur le conseil de sa femme, pour se vouer à des œuvres philanthropiques. Montefiore trouva bien vite l'occasion de se rendre utile.

Il se rendit avec son épouse en Palestine où sévissait une grande famine, pour y porter des se-



Le Général Cadorna, chef d'état major-général italien.

cours. Lorsque la Terre-Sainte fut dévastée par un tremblement de terre, les deux époux s'y rendirent à nouveau pour adoucir la détresse. Ses démarches dans l'affaire des Juifs à Diemas furent aussi couronnées de succès. Montefiore se rendit, avec Cremieux et quelques compagnons de voyage à Alexandrie, demanda une audience au Pacha d'Egypte, qui dominait en ces temps aussi la Syrie et obtint la délivrance des prisonniers.

Montefiore ne se contenta cependant pas de ces résultats. Il voulut empêcher que de pareilles accusations se répétassent. Dans ce but, il se rendit auprès du sultan de Turquie avec lequel il eut un long entretien. Cette entrevue eut pour résultat que le Sultan fit proclamer par tout son empire que d'après ce qu'il avait appris, l'usage du sang était formellement défendu aux Juifs. En même temps il octroya aux Juifs les mêmes droits qu'aux autres habitants. Alors seulement Montefiore fut satisfait et il retourna à Londres.

De toute part lui parvinrent des remerciements et des témoignages d'admiration, et la reine Victoria, qui avait mis à sa disposition un navire anglais pour son voyage, lui octroya le droit de porter un blason.

Cette fois-ci encore son caractère juif ne se démentit pas : dans ses armoiries brillèrent deux drapeaux avec la devise « Jérusalem » et un cèdre du Liban, entouré de montagnes de fleurs (monti di fiori).

Mais les Juifs étaient menacés par l'insécurité.

La conquête de Jérusalem était un puissant appui pour le sionisme.

Le but de cette organisation est défini dans le « programme de Bâle » un programme qui fut rédigé au premier congrès sioniste à Bâle en 1897, sous la présidence de Theodore Herzl.

Le sionisme a pour but de conquérir de nouveau la Palestine en propre aux Juifs; il veut fonder une communauté dirigée par les juifs mêmes dans le pays de leurs pères. Les sionistes fidèles à la loi de « Hizachri »; les travailleurs aussi forment un groupe distinct dénommé « Poale Zio ».

Le « Fond national Juif » institué par les sionistes, a pour but d'acquérir des terrains sur une grande échelle en Palestine: le « Jewish Colonial Trust », fondé en 1898 à Londres est une institution financière juive. Herzl mourut en 1904; son succes-

seur Wolfsohn, qui décéda en 1914, fit beaucoup aussi pour le sionisme. (1)

Maintenant, par la conquête de Jérusalem il y eut espoir partout que le désir universel serait satisfait.

* * *

Les auto mitrailleuses belges en Russie.

Nous ne pouvons terminer l'année 1917 sans dédier un chapitre à quelques faits qui n'attirèrent guère l'attention à l'étranger, mais qui sont intéressants pour nos compatriotes.

Nous voulons parler de l'intervention de nos auto-mitrailleuses en Russie.

En 1915, notre armée avait été dotée d'auto blindées, armées de mitrailleuses et de canons. En 1915, notre corps d'auto-mitrailleurs fut envoyé en Russie. Il s'embarqua à Brest sur le « Wray Castle ».

Il se composait du personnel de 12 auto blindées, une compagnie de cyclistes et le personnel de secours pour le ravitaillement et les réparations.

Le voyage se fit par les côtes anglaises irlandaises et écossaises pour éviter la rencontre des sous-marins allemands. Après un voyage de vingt jours on se trouvait devant la mer Blanche. L'arrivée ne fut pas encourageante. Les Russes, par des signaux refusèrent l'accès du port, et le navire fut ballotté par la tempête pendant trois jours. Enfin la permission arriva de Pétrograd et on débarqua à Arkanghel, d'où on partit pour la capitale.

Nicolas II qui possédait alors encore le plein pouvoir, passa nos forces, en revue et nos autos défilèrent devant lui sur la route couverte de neige.

Il gelaît alors 40 à 45 degrés sous zéro, et nos hommes trouvèrent qu'il y faisait plus froid que dans la plaine de Moères derrière l'Yser, où s'était trouvé leur camp. La population montra beaucoup de sympathie. Pour la Russie c'étaient encore les beaux jours de papa le Tsar. En janvier le groupe dut se rendre au S. E. de la Galicie où commandait le général Brouiloff. Après un long voyage dans trois trains les Belges arrivèrent à Zbaraz, en territoire autrichien. Le corps comptait 370 officiers et soldats, ils se perdirent donc bien dans l'énorme masse des douze armées russes.

Zbaraz était un village. Les habitants s'enfermèrent dans leurs maisons. C'étaient pour la plupart des Juifs autrichiens et ils avaient peur des Belges qui apparemment là tout à coup, car ils savaient comment notre pays avait été envahi par leurs alliés.

Un point important fut la question de la tenue.

Les Russes trouvèrent que les shakos des Belges ressemblaient beaucoup aux coiffures autrichiennes, et ils tirèrent donc dessus; on fut bien obligé de mettre l'ancien bonnet de police bleu avec bande rouge, pour être protégé contre les méprises.

D'autres désillusions attendaient encore nos hommes. D'abord ils furent soumis à la discipline russe, et celle-ci n'était pas tendre, comme on sait, et il arriva ainsi que nos hommes reçurent des coups de fouet des officiers russes ou furent jetés dans d'infectes prisons à Tarnopol. Il leur fut défendu de fumer à la rue, se virent refuser l'accès des cantines de même que l'accès des 1^e et 2^e classes en chemin de fer.

Grâce à l'intervention énergique de nos officiers on institua un régime de faveur pour les Belges.

Les habitants de Zbaraz abandonnèrent finalement leur crainte et semèrent même des fleurs lorsque les autos partirent pour le front.

Nos compatriotes prirent part d'abord à l'attaque de la ligne Tarnopol-Lemberg.

Les Russes devaient prendre une hauteur d'assaut et les rangs furent déclinés par le feu de l'ar-

(1) D'après Staal : « Histoire d'Israël ».



Combats terribles entre l'infanterie italienne et autrichienne.

tillerie ennemie. Leurs officiers n'y prirent point garde, au contraire, chacun d'eux avait, d'après les règlements le droit d'abattre les hésitants à coups de revolver et ils usèrent largement de ce droit.

Les autos roulèrent le long de files immenses de cadavres et de blessés parmi lesquels certains manquaient un bras mais qui tenaient encore le fusil de l'autre bras, car jamais on ne pouvait abandonner son fusil.

Près de Vorobiefska ils entrèrent dans la fournaise et soutinrent si efficacement l'infanterie que le communiqué en fit mention. Près de Zborof nos mitrailleurs, commandés par le capitaine Oudienne sauvèrent une position importante à peine défendue encore par une compagnie réduite à 65 soldats et un officier. Cinq de nos compatriotes y succombèrent et furent solennellement enterrés à Tarnopol où résidait déjà depuis avant la guerre un prêtre de Bruges, le révérend abbé Boone, qui assura qu'il soignerait les tombes des héros. Il soigna aussi les blessés.

Les auto-canonnières furent alors envoyées sur un autre point du front : la ligne Brijenani-Butchach.

Entretiens la base de notre groupe était établie à Kief, où on soignait aussi nos malades et nos blessés dans des hôpitaux spéciaux.

Les auto-mitrailleurs durent prendre part à l'attaque près de Svistelniki. Le combat y dura trois jours. Une division sibérienne y fut réduite de 15.000 à 25.000 baïonnettes et reçut encore alors l'ordre d'attaquer. Notre groupe y perdit une auto touchée par un obus. Le Tsar la fit remplacer par une autre.

Nos compatriotes se rendirent alors au repos à Kozovo, un village polonais, dont le château avait été alternativement treize fois un quartier général des Russes et des Autrichiens.

En octobre 1916 ils partirent pour Ezerna, pour y passer l'hiver, et en cette prévision ils firent de grandes provisions de bois qu'ils taillèrent dans les forêts. Ils firent des abris souterrains mais ils eurent à résister à un froid de 35 degrés de sorte que d'aucuns eurent les mains, les pieds ou le nez gelés. La neige s'étendait en une couche épaisse sur les champs.

Le lieutenant-colonel Semet, au récit duquel nous empruntons ces détails, nous raconte à ce sujet ce qui suit. Le général Goutor, qui commandait en ce secteur était un grand ami de ses soldats.

Une fois il me dit :

« Nous avons quelques difficultés ce matin au régiment Belozerski ; voulez-vous m'accompagner aux tranchées ? me disait-il. »

En traîneau, puis à cheval, enfin à pied, on gagnait les tranchées et là, s'adressant au premier poilu qu'il rencontrait, il lui dit :

« C'est vrai que tu n'es pas content ? »

« Si, Excellence, je suis content ; mais je voudrais retourner dans mon isba pour embrasser ma femme et mes enfants. »

« Où est-elle ton isba ? »

« Dans l'Oural, et il y a si longtemps que je ne les ai plus vus. Alors le général me désignant :

« Connais-tu cet officier ? »

« Oui, c'est le commandant du Belgisk bronevoï. »

« Sais-tu ce qu'il fait ici ? »

« Ils sont venus pour se battre avec nous. »